

GRIFFARD, il examine le secrétaire et pousse un ressort. Un tiroir s'ouvre.

Tiens, c'était bien difficile ! Si tu ne sais pas travailler, dis-le ; je te ferai donner une position politique.

FURON.

Des philipes, des hercules ; un joli magot !

SIMPLET, qui s'est occupé à ranger les deux cadavres, regarde avec étonnement Griffard, Furon, Requin et leurs compagnons.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres ?

REQUIN.

Parbleu ! nous volons.

SIMPLET.

Comment, vous volez ?

GRIFFARD.

C'est-à-dire nous mettons en sûreté les biens des ennemis de la patrie pour les distribuer suivant la loi de la fraternité et de l'égalité. Tu auras ta part.

SIMPLET.

Je n'en veux pas.

GRIFFARD.

Eh bien ! nous la garderons.

SIMPLET.

Vous êtes des voleurs !

GRIFFARD.

Autrefois peut-être ; mais maintenant tout est à tous.

SIMPLET.

Vous êtes des filous, vous déshonorez la victoire du peuple. Je vais vous faire arrêter.

REQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cet imbécile-là ? Il n'est donc pas des nôtres ?

GRIFFARD.

C'est un jobard que j'ai mal jugé. (à Simplet :) A ça ! tais-toi, et prends garde à toi.

SIMPLET.

Filous ! filous ! galériens ! vous serez fusillés tout à l'heure sur la barricade.

GRIFFARD.

Tu vas être fusillé tout de suite, et ici. (Il décharge sur lui son pistolet.) Décorez-le de pièces à conviction.

GUYOT ET QUELQUES HOMMES.

Qu'y a-t-il ?

GRIFFARD.

Un misérable qui déshonorait la victoire du peuple. Il faut le placer dans la rue, avec un écriteau sur laquelle on lira : *Voleur*.

GUYOT.

Non ! ça nous fera deux cadavres ; nous n'en avons pas dans ce quartier-ci. (Il s'approche.) C'est Simplet ! Pauvre garçon ! Avant de le juger, vous auriez dû prendre au moins l'avis du chef de la barricade.

GRIFFARD.

Nous ne connaissons pas ton chef. Notre chef, à nous c'est le Vengeur.

GUYOT.

C'est différent. (A part.) Je m'en doutais. SIMPLET, bas à Guyot, qui le charge sur les épaules d'un insurgé.

Fais attention, je suis encore un peu vivant.

(On emporte les cadavres.)

GRIFFARD.

Ah ! voilà Labiche ! Quelles nouvelles ?

LABICHE.

Le Vengeur vient d'entrer à l'Hôtel-de-Ville.

La légion qui en défendait les abords est écharpée. Partout où le Vengeur a passé, la désolation règne ; le feu est en plusieurs endroits.

GRIFFARD.

Nous le mettrons tout à l'heure ici. Que partout le sang et la flamme séparent le peuple et les bourgeois ! Ami Labiche, pour cette fois la révolution est faite, nous allons nager en pleine eau. Vive la république démocratique et sociale !

V.

La barricade.

GUYOT.

Allons, secoue-toi, commandant. Tu es pâle et morne, et l'on t'examine. Tu risques de passer pour un apitoyeur.

RHETO.

Je ne puis éloigner l'image de ce malheureux. En tombant, il m'a jeté un regard que je sens tous les jours.

GUYOT.

Il n'a pas plus regardé toi qu'un autre : c'est une idée qu'on se fait. A mon premier mort, j'ai éprouvé cela aussi. On s'y habitue. Cependant je l'avais tué de ma main.

RHETO.

Oui, mais en combattant.

GUYOT.

Sans doute... c'est-à-dire, il avait l'arme au bras et il était en faction au coin d'une rue, sous un verberne. Je lui ai arraché son fusil et je lui ai plongé la baïonnette dans le ventre. Il est tombé en disant : Mes pauvres petites filles ! J'ai entendu ces paroles pendant un mois, jour nuit.

RHETO.

C'est horrible !

GUYOT.

Je ne puis pas dire que ce soit gai ; mais on sait qu'on a servi la bonne cause... et ça s'efface en entendant d'autres. Ce n'est pas encore là ce que je trouve de terrible dans les révolutions : le mauvais moment, c'est quand on a fait son affaire, qu'on a triomphé, qu'on s'est acquis un petit bien-être : on voudrait rester tranquille, pas moyen ! Personne n'est content. Les ambitieux et les intrigans vous attaquent de tous les côtés. On voit des gredins qui n'ont pas paru au feu s'emparer tranquillement des meilleures places, et, ce qui est plus vexant, des réactionnaires avoués s'attaquer aux patriotes et finir par les dégommer. Voilà ce qui m'est arrivé en 1848. Un brigand de royaliste s'est fait nommer représentant à ma place dans le département où j'avais proclamé la république. Si nous réussissons cette fois, comme je l'espère, souviens-toi que je veux être renvoyé là. Je suis doux, mais je te réponds de les mettre au pas. Le pouvoir ne nous échappera plus.

RHETO.

Que de sang va couler !

GUYOT.

Tu songes encore à ce vieux ?

RHETO.

Oui.

GUYOT.

Sois tranquille, les affaires te distrairont ; car, avec ton talent, tu ne peux manquer de jouer un grand rôle.

RHETO.

Guyot, tu es mon plus ancien ami, et je puis t'ouvrir mon cœur. Je t'avoue que l'avenir m'épouvante. J'ai envie de me retirer.